

LA SECTE PSYCHANALYTIQUE

1) Les grandes civilisations passées se sont éteintes devant leur incapacité à traiter un réel dont, parfois, leur propre développement a provoqué la rencontre. Ce moment de déclin d'un discours est un moment fécond de surgissement de nouvelles tentatives – notamment sectaires, dont l'une réussit à s'imposer au détriment des autres passées et présentes comme départ d'une nouvelle civilisation : qui sait y faire avec le réel rencontré (cf. les raisons qui amènent le panthéon romain à s'effacer devant le christianisme, et celui-ci à vaincre une secte solaire). Nous sommes dans le cas de figure où le rapport des sujets au réel est traité par l'Autre (les mythes, les ontologies, les philosophies, les religions).

Le terme " secte " est en français d'un usage récent (XIIème). Sans connotations péjoratives, il signifiait doctrine religieuse, compagnie, voire corps de métier, et dérivait du participe passé du latin " *sequir* " (" suivre ") : il renouait avec l'usage latin où " *secta* " est à la fois " la manière de vivre ", " la ligne de conduite politique ", " l'école philosophique " puis " religieuse ". La *Vulgate* met ce verbe dans la bouche du christ appelant chacun de ses disciples à le " suivre " : " Va, vends tout ce que tu as, (ou " prends tes filets ") et suis-moi ". Il subit au XVIème siècle l'influence du verbe " *secare* ", couper, pour désigner un groupe qui se sépare d'une Eglise pour soutenir des opinions particulières (les sectes protestantes contemporaines des premiers balbutiements des *Lumières*. Le terme en gardera sa valeur péjorative, mais reprendra au XVIIème le sens latin correspondant à école : " groupe de personnes qui professent la même doctrine ". Le sens moderne est contaminé par l'anglais " *sect* " qui ajoute à la description de la secte religieuse l'idée de fermeture et de pression psychologique sur ses membres (Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert).

2) Au point de défaillance du symbolique (de telle civilisation), des sujets ont toujours su témoigner non seulement des limites de l'ancienne version religieuse, et, aussitôt, de la solution de remplacement, mais de l'irréductibilité du réel – quel que soit son traitement culturel. C'est la raison pour laquelle Lacan a pu en qualifier quelques uns de psychanalystes bien avant l'avènement du discours analytique : Aristophane, Périclès, Socrate... L'interprétation que ces sujets ont donné de l'irréductibilité du réel a permis le renouvellement de l'art, de la théologie, de la philosophie, de la politique, de la science.

Le succès de la science moderne sur toute autre forme de discursivité, avec les *Lumières*, introduit dans la civilisation occidentale une crise sans précédent que Lyotard désignera de " modernité ".

Pour la première fois apparaît clairement la distinction entre, d'une part, la science et son épistémologie (le discours de l'explication), et, d'autre part, la métaphysique (les ontologies, le discours des fondements). Jusqu'alors, la métaphore divine divisait l'origine biologique (le géniteur) et le fondement (dieu père). Le rejet de cette dernière solution révèle la division des sujets entre, d'un côté, la satisfaction du désir de savoir scientifiquement, et, de l'autre côté, l'intériorisation de la question du sens et l'adoption d'une religion privée, la névrose. La névrose substitue la solution par le Nom-du-Père à la solution par le père symbolique : en quoi Freud était légitimé à considérer la névrose individuelle (impliquant l'engagement du sujet) comme un progrès sur la névrose collective (où, comme le dit Lacan, le Nom-du-Père " agit en soi ", c'est-à-dire *pas* comme Nom-du-Père dans la métaphore paternelle).

Le discours de l'explication, dopé par le marché, met en berne toute figure d'autorité en tant qu'elle participe du sens et s'incline y compris devant la raison scientifique qu'elle découvre. C'est pourquoi il est possible de considérer que nous sommes passés à une seconde modernité. Non seulement le père déserte le ciel, non seulement le Nom-du-Père (là où il agit en soi) et les moyens de la névrose sont affectés par le discours capitaliste, mais la question du sens est abordée par les moyens de la science dont ce n'est pas l'objet traditionnel : comme si la science abordait désormais le réel, notamment le réel du sujet, pour se débarrasser de sa première conséquence, *l'appel d'un sens* et de *sa garantie*. Ici surgissent de *nouvelles sectes* : à la fois protestation contre le scientisme et tentative de rivaliser avec le discours scientifique en soutenant les conceptions du sujet isomorphe à la nouvelle idéologie.

Le nouveau est qu'à ce lieu d'effondrement des grandes religions et de la névrose, pour ceux qui se laissent capturer par le nouveau lien social, cohabitent la psychanalyse, les sectes et les psychologies (et de nouvelles versions d'un scientisme théologique : cf. le *design* intelligent et son contradicteur le savant croyant) [1]. Plutôt que de s'évertuer à distinguer ce qui relève de la secte, ce qui relève de la vraie science et ce qui relève de la psychologie scientifique, et d'en démarquer la psychanalyse, pourquoi ne pas prendre cette proximité comme un signe des temps nouveaux ? Certes, science, religion et psychanalyse ne traitent pas le réel de la même façon, mais elles encourent chacune un risque : scientisme chez la première, secte pour la seconde et psychologisme avec la troisième.

3) Reprenons un peu autrement. Avant les *Lumières*, la religion, les mythes, portent la trace (cicatrice) de l'impossibilité du savoir à digérer le réel : l'interdit biblique du jardin d'Eden vise, au moins dans l'une de ses versions, le fruit de l'arbre de la connaissance (il y a un trou dans le savoir). Du coup s'ouvre aux juifs le champ infini des interprétations. Le Christianisme se construit, lui, autour du vide du tombeau laissant à chacun le soin de voir dans cette absence le signe de l'indémontrable résurrection. Sans doute le réel est-il susceptible de démentir ces aménagements malgré les précautions prises (l'interdit de savoir, l'affirmation dogmatique du mystère). Démenti ou pas, la cicatrice du réel permet au sujet d'y loger le réel qu'il est lui-même, et, en cas d'échec à loger ce réel du sujet, elle fournit le point d'appui sur lequel un autre mythe, une autre théologie, prendra le relais : la secte, ici au sens ancien, poursuit le même but par d'autres moyens.

Or, la secte moderne se sépare de cette logique. Elle partage le cognitivisme des psychologies. Elle prétend fournir la doctrine qui résorberait le réel du sujet qui fait encore objection au savoir, ou plutôt, elle tente de vacciner les sujets contre leur sensibilité au réel. Un tel savoir n'est plus métaphore de la chose dont il situerait l'inaccessibilité, mais au contraire signe de la présence de la chose. Dans ce monde du signe, avançons-le abruptement, il n'y a plus de sujet : lequel exige le signifiant meurtre de la chose. A dire vrai, nous connaissons les modalités du réel que la secte s'efforce de résorber : la paternité, le féminin, la mort, le *sinthome*, la jouissance, la singularité. Soit cela même pour quoi et sur quoi se fonde la psychanalyse. Pistes à reprendre.

4) Les associations de psychanalystes ne cessent de se diviser. Cet état de fait prouve que le réel est, pour elles, encore, plus fort que les orthodoxies : les psychanalyses se divisent pour préserver ce que chacun croit nécessaire pour soutenir son rapport à la psychanalyse et qu'il tient de sa cure (j'ose le penser). En ce sens là l'essaimage

constitue la preuve que le psychanalyste se tient bien à la lisière de l'habitat langagier et du réel qu'elle entend servir. Sauf que, si le réel est ce qui divise, *la dispersion pourrait être un moyen de le contourner*, sauf à se scinder à l'infini, jusqu'à ce que chaque analyste soit conduit à vérifier que cette division est la sienne ! Du coup, comment traiter cette dispersion elle-même ?

Les psychanalystes se divisent encore sur la réponse à apporter à ce problème : a) les uns considèrent l'association d'appartenance et son (ses) *leader(s)* charismatiques comme les seuls gardiens de l'orthodoxie analytique, disqualifiant par ailleurs tout autre commentaire, b) d'autres s'allient avec les associations adoptant la position commune des névrosés qui demandent à l'Autre – en l'occurrence, l'Etat – la reconnaissance qu'ils ne savent plus où chercher, c) d'autres enfin essayent de fédérer les associations dans une sorte d'Autre occupant la place de la garantie (l'instance ordinale) authentifiant le rapport de chacun au réel. Ces trois solutions ont en commun de tenter de revenir à l'antique solution du père (le nouage par l'Autre) – mais dans un contexte où elles rivalisent de fait avec les autres discours (de la psychologie, des psychothérapies, des sectes) – façon de rejoindre la subjectivité de son époque parce que l'on adopte son économie psychique !

Il existe une alternative, celle que rappelle la déclaration signée par 25 psychanalystes certes d'associations différentes, mais parlant chacun en son nom propre : " La formation du psychanalyste est et doit rester l'enjeu même de la psychanalyse, elle ne relève en aucune manière d'une sélection ou d'une cooptation opérée par les "anciens", les "notables" ou les "chevrons". Devenir analyste est toujours une décision anticipatrice et celui qui prend cette décision l'a déjà fait quand il demande à ses pairs de le reconnaître. Oublier ce principe selon lequel un psychanalyste n'est tel que s'il a effectué cet acte, c'est transformer l'expérience analytique en initiation et l'ensemble des psychanalystes en corporation. " (1er mars 2006). En d'autres termes, une association de psychanalystes incarne au mieux cette association de ceux qui n'ont aucun titre à gouverner et pas davantage à être gouverné (encore Rancière) : la garantie reçue de l'Autre ou donnée à l'autre hypothèque le sans garantie dont s'assure l'acte.

Ce qui me paraît à souligner, c'est que les associations de psychanalyse ne sont pas hors du monde. Elles se tiennent au point même sur lequel se greffent les sectes : s'y révèle un certain *résultat* des cures dans le fait même qu'une part d'entre elles paraît succomber à la tentation sectaire. Ne participent-elles pas de la logique du discours dominant ? Il ne suffit pas de critiquer les représentations du monde des autres. Encore convient-il de les décompléter afin de continuer à soutenir la singularité et ses inventions

C'est une autre façon de lire ce paradoxe souligné par Lacan dans " La troisième " (octobre 1974, *Lettre de l'ECF*) : on demande à la psychanalyse " de nous débarrasser du réel, et du symptôme. Si elle succède, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre [...] à tout, à savoir à un retour de la vraie religion, par exemple [...]. Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Donc tout dépend de si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie et qu'elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. Psychanalystes pas morts, lettre suit ! "

" Mais quand même méfiez-vous, ajoutait-il. C'est peut-être mon message sous une forme inversée. Peut-être qu'aussi je me précipite ". Et de fait, ce n'est pas tout à fait la vraie religion qui est au rendez-vous plus de trente ans après, et la contribution de fait

des psychanalystes au succès des psychothérapies et de la psychopathologie d'Etat
laisse mal augurer de la suite... Psychanalystes pas morts ? On attend d'autres lettres...

Toulouse le 13 mars 2006

Marie-Jean Sauret

[1] Cf. L'appel de scientifiques " Pour une science sans a priori - Si les scientifiques renoncent à la réflexion métaphysique et spirituelle, ils se couperont de la société " paru dans le Monde du 23.02.06 ; cf. aussi Jean Staune (sous la direction de), P. Davies, C. de Duve, T. Odhiambo et al., *Science et quête de sens*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.